

Ghassan Salhab, un cinéaste fantôme à La Rochelle

Rétrospective d'un grand artiste libanais de 52 ans, qui a toujours du mal à financer ses films

La Rochelle

Envoyé spécial

Entre mouettes rieuses, moules à gogo et relatif désintérêt pour la Coupe du monde de football, de grands morts auront enchanté le public familial et nombreux (75 000 spectateurs annoncés) du Festival international du film de La Rochelle. Greta Carbo, Elia Kazan, Eric Rohmer ont hanté la 38^e édition de cette étape charmante du tourisme cinéphilique, qui ferme ses guichets le dimanche 11 juillet.

Quelques beaux vivants ont aussi été mis à l'honneur. Parmi eux, Ghassan Salhab, figure de proue d'une nouvelle génération de cinéastes libanais (Ziad Doueiri, Danielle Arbid, Khalil Joreige et Joana Hadjithomas...) apparue voici une douzaine d'années. Cette mise au point était bienvenue, pour rappeler l'importance de ce cinéaste, mais aussi pour s'étonner d'une éclipse dont la durée commence à inquiéter.

Né en 1958 à Dakar, dans une famille libanaise installée au Sénégal, Salhab rejoint le Liban à l'âge de 13 ans. Il y connaît successivement les ravages de la guerre civile, la nécessité d'un exil parisien, puis les faux-semblants de la reconstruction.

Ces épisodes douloureux vont marquer le cinéma de Ghassan Salhab, comme il l'avoue lui-même lors d'une rencontre publique

avec le critique Jean-Michel Frodon : « *Sans la guerre je n'aurais peut-être pas fait de cinéma.* » Toutefois, son œuvre se libère de la tyrannie du grand sujet, qui accapare tant de films venus de cette région. L'étrangeté à soi-même, la dislocation de l'être collectif en constituent les motifs lancinants.

Cette œuvre, La Rochelle en a montré la partie la plus essentielle. A savoir trois longs métrages de cinéma, *Beyrouth fantôme* (1998), *Terra incognita* (2002), *Le Dernier Homme* (2006), mais aussi plusieurs essais vidéos, tels *Posthume* (2007) ou *1958* (2009).

Les premiers mettent en scène des intrigues ténues, peuplées de personnages fantomatiques incapables de se trouver ni de se donner, qui font éprouver au spectateur, jusque dans l'apparence de la paix retrouvée, l'impossibilité d'une véritable fin de la guerre. C'est que le cinéma de Salhab, enragé et contemplatif à la fois, s'efforce de filmer le front invisible : celui de l'intérieur.

Plus expérimentaux, mettant en jeu le corps du cinéaste et de ses proches, les essais vidéo reconduisent cette problématique selon des enjeux formels (fragmentation, surimpression, dissociation du son et de l'image) qui n'ont rien de maniériste.

C'est le génie propre à cette œuvre que d'inscrire organiquement dans sa forme les enjeux politiques, moraux, sociaux. Une

dialectique de la présence et de l'absence, du document et de la fiction, de la destruction et de la reconstruction, de la mort et de la renaissance, dont Beyrouth, tout à la fois Moloch et Phénix, se révèle le cœur immuable, mort-né de toute éternité. Cette libanisation du cinéma, aucun réalisateur libanais ne l'a mieux incarnée que Ghassan Salhab.

« J'ai l'impression qu'on fait ma nécrologie, alors que mon cinéma n'a pas eu le temps d'exister »

Ghassan Salhab

La redécouverte de l'œuvre s'accompagne toutefois d'un affligeant constat : depuis *Terra incognita*, en 2002, aucun film de Salhab n'a trouvé le chemin d'une sortie commerciale hors du Liban. Deux raisons à cela. L'absence d'une politique de financement et de soutien dans son pays, et la crise des structures de production et de distribution françaises qui permettraient à ce type de cinéma d'exister tant bien que mal.

Les conséquences sont lourdes. Elles sont collectives, avec la volatilisation de ce renouveau du cinéma libanais et l'atomisation de ses auteurs dans la nature. Elles sont personnelles pour Ghassan Sal-

hab, réduit au bricolage.

Le cinéaste regarde cette réalité en face : « *Je n'ai jamais eu le désir de devenir un cinéaste de festival et pourtant le constat est là. Il semble y avoir de moins en moins de place pour le genre de cinéma que je fais. Le marché, comme on dit, n'attend pas cela, des films provenant de cette région. Je suis très sensible à l'hommage qu'on me rend aujourd'hui, à La Rochelle, mais j'ai en même temps un peu l'impression qu'on fait ma nécrologie alors même que mon cinéma n'a pas encore eu le temps d'exister.* »

Même tonalité du côté de Serge Lalou, producteur français actif dans cette région, qui tente de faire exister les futurs projets du réalisateur : « *L'envie de défendre un cinéaste qui possède une telle intégrité artistique est de plus en plus mal payée de retour. La question est de savoir comment recréer du désir autour de ce réalisateur exigeant, symbole artistique de son pays, et elle n'est pas simple.* »

Ghassan Salhab vient de terminer à l'arraché un film financé pour 200 000 euros par un investisseur privé libanais, Georges Schoucair. Il s'intitule *La Montagne*. Il faudra la gravir. ■

Jacques Mandelbaum

Festival international du film de La Rochelle. Bureau du festival : 10, quai Georges-Simenon. Tél. : 05-46-52-28-96. Jusqu'au 11 juillet. Festival-larochelle.org